

Un regard, une fenêtre

Alain Bertoni 2Bianssila2

Un regard, une fenêtre

Une autre manière de voir

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12152-9

*A mes amis du passé, d'à présent
et à ceux que le monde me réserve.*

Avant-propos

Un regard une fenêtre, pourquoi un regard est une préoccupation, aussi quelle est la place d'une fenêtre dans une histoire romanesque ou carrément considérer de satirique dans une situation de drame et une réalité chaotique d'un point à un autre, d'un niveau de vie à un autre paradoxalement dans un monde où nous constatons la crise de la conscience qui débouche à un revirement pour ne pas avoir la conscience de la crise.

Ce livre retrace une histoire misérable, les déboires d'un peuple d'une nation ou d'un groupuscule soumis à une domination, à une forte influence et à l'écrasement de manière à ne pas s'exprimer ni exprimer ses sensations ou revendiquer ses droits. Lorsque je m'engage à écrire ces quelques mots, c'est encore une autre manière d'exprimer non pas toutefois un ral-bol, mais beaucoup plus une consternation par le fait en plein vingtième siècle et au regard de toutes les inventions que connaît le monde, qu'il y ait encore une catégorie donnée de personnes qui prends en otage les autres, par manque de défense ou de soutien.

Je me place devant une fenêtre et je produis un regard restreint, mais beaucoup plus élargie de manière à interpeller le monde, reconnaître le travail et les efforts fournis par l'auteur de manière à lui permettre d'aller plus loin et plus vite dans ses analyses et ses recherches, pour ainsi dire au monde, le mal n'engendre que le mal et que particulièrement le bien est une vertu à mettre en valeur dans nos sociétés pour repousser les vices qui ne cessent de nous détruire.

Ecrivain Guy Aurélien Biantissila

Chapitre I

Le village Ntondo était en fête cet après-midi-là. La chaleur attaquait les mains des batteurs de tam-tam et des griots qui tiraient sur les cordes de leurs instruments pour offrir des sons folkloriques spécifiques.

Ntondo est un village situé et construit sur une très haute et imposante montagne ; pour ceux qui sortaient de la ville ne pouvaient ou alors apercevaient généralement que la stature de la montagne car elle est tellement vaste et étendue. Elle se trouvait à environ deux cent quatre-vingt kilomètres de la capitale Kuma. La population était généreuse, accueillante, cultivatrice. Elle était productrice en grande partie des tubercules de manioc, des ignames, des oranges, des bananes et de bien d'autres fruits. La chasse était de la partie et pratiquée par tout le monde : les hommes et les femmes, tellement que le gibier rodait même derrière les cases. Il suffisait à une femme de prendre juste un bout de bois pour frapper. Très souvent c'est dans les champs de manioc qu'elles ramenaient de la viande de brousse, le gibier s'attaquait beaucoup aux tubercules et parfois à la canne à sucre qui était planté dans toute les parcelles. Les ntondois disait-on était une race de colombe où il fait ait bon vivre. Mais ce peuple avait aussi son coté de violence au moindre étincelle d'une quelconque provocation C'est en ces moments-là qu'on découvrait que les coupe-coupe qui servaient au débroussaillage des champs de tubercules et des cannes à sucre, pouvait aussi servir à découper des humains sans h hésitation. La plus part de temps ces bagarres se terminaient en bain de sang et toujours par une intervention de la police.

La police en avait déjà marre de devenir spécialiste de ces genres de situation à trancher. Le commissaire Ntantu, sergent-chef

de son état, affecté depuis treize ans avait été obligé de s'adapter et même de se confondre à cette population abandonné à lui-même et ses six agents. Six agents qu'il avait sous ses commandes. Trois venus de la ville donc affecté comme lui, et après quelques années vue qu'il ne recevait pas d'autres, il avait recruté à sa manière trois autres, des habitants du village qui faisaient office de complément d'effectif/ Il avait formé son équipe pour la gestion de affaires courantes et familiales.

En effet Ntantu était parti pour une durée de six mois, puisque c'était la période requise dans ce village pour garder l'influence et l'éthique de la corporation.

Sa hiérarchie lui avait signé son affectation et curieusement n'avait reçu ni frais de déplacement au mieux ses primes de mission, ni sa mise en route. Rien de tout lui avait été versé mais au contraire sa chefferie lui avait intimé l'ordre de quitté la ville et de rejoindre son poste de service « Je n'ai personne là –bas là-haut pour que je m'entête à rester mon salaire est trop menacé » monologuait le pauvre agent/

Ces amis lui demandaient de rester juste le temps qu'ils trouvent une issue pour lui ou alors qu'il reçoive ses frais. Malheureusement pour lui tous ces conseils ne rimaient à rien dans sa tête.

Il était le second fils de neuf gosses de ses parents. Son était décédé quand il venait de passer son grade de sergent-chef. Sa mère toujours malade, d'une maladie à une autre n'habitait plus avec lui : elle résidait dans la parcelle familial, héritage de son défunt mari avec les trois plus jeunes : deux sœur et un garçon, il comptait parmi les cinq garçons des neufs et ceux-ci suivis de quatre filles. Ntantu avait déjà sept gosses dont trois filles et quatre garçons, mais à peine quatre seulement vivaient sous son toit.

A trente-cinq ans, il ne connaissait personne là –bas. IL avait essayé de se faire entendre de ses promotionnels qu'il était débordé vraiment chargé socialement. Et les envois qu'il devait effectuer chaque fin de mois aux trois autres enfants qui vivaient ailleurs et enfin sa mère à faire soigner tout temps/ Il était obligé de partir. Il était parti depuis treize ans. Ce commissaire connaissait tout le

monde et tous les villageois le connaissaient. Sa situation familiale était connu de tout le village, tellement qu'il parlait, parlait trop ; c'est parce qu'il comprenait toutes les langues du Ntondo et les parlait parfois plus que certains autochtones. Actif à l'abonnement des petits coins de vente des boissons locales. Certains villageois le surnommaient « brasserie » à voir le nombre de litres qu'il consommait par jour. Une boisson très alcoolisée fait à base de la canne à sucre ; pressée puis fermentée dans des bidons, flacons en plastiques pas trop hygiénique ; mais une seule chose était sûr ; elle soulait. Ceux qui venaient d'ailleurs qui ne le connaissaient pas le confondait aux originaires. Brasserie était des leurs. Son uniforme ne se mettait plus sur son corps, les seuls moments que l'on pouvait le voir en tenue militaire proprement en commissaire de police étaient pendant les situations : constat d'une découverte de cadavre ; après un combat de machette et moins encore pour des cérémonies officielles qui d'ailleurs se faisaient rarement.

Chapitre II

C'était le cas cet après-midi. A la rencontre d'un citadin arrivé au village, il demandait toujours à prendre des nouvelles de ses amis affecté par la même note avec lui. Souvent il pouvait avoir une occasion de téléphonie du secrétaire de la poste qui lui aussi était abandonné à son triste sort mais souvent il raccrochait tout déçue.

« Pour moi cela est tout à fait normal, je suis le seul militaire de ma famille » se disait-il très souvent. Par moment de sa chambre on entendait des phrases jetées « je n'ai personne là-bas là-haut » à haute et intelligible voix.

C'est parce qu'il apprenait que les uns étaient des officiers subalternes ou supérieurs, les autres des hauts fonctionnaires dans l'administration militaire. Une autre catégorie de ceux qui ne travaillaient pas car affectés et n'avaient jamais rejoints leur lieu de service ; mais en retour touchaient leur revenus mensuels, leur salaire. Et rien de fâcheux ne leur étaient arrivés depuis qu'ils avaient reçu leur affectation, la fameuse. Treize, treize années abandonnées à lui-même. Les « autres » avaient gravis des échelons il était donc le dernier de sa promotion. sergent-chef et la retraite le guettait. Les trois sergents, ses subalternes qui étaient venus et faisaient route avec lui subissait le même sort. Les autres employés, civils transformés en auxiliaires de police ne s'emmerdaient pas tant qu'ils avaient à manger et des pièces dans leurs poches. Ils avaient des friandises pour leurs foyers venant du racolage des « leurs », les villageois. Revenus des modiques sommes qu'on leur remettait après un règlement d'une rixe. Cela leur permettait de faire cultiver leurs champs. En conclusion, les auxiliaires étaient les grands bénéficiaires, les